

Poétique de Michel A. Thérien

Yvan G. Lepage

Number 121, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41594ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lepage, Y. G. (2003). Poétique de Michel A. Thérien. *Liaison*, (121), 18–19.

Poétique DE MICHEL A. THÉRIEN

Yvan G. LEPAGE

TROIS RECUEILS en quatre ans, *Fleuves de mica* (1998), *Corps sauvage* (2001) et *Eaux d'Ève* (2002), les deux premiers incluant de fins avant-propos du poète et artiste Gilles Lacombe. Michel A. Thérien, poète franco-ontarien né à Ottawa en 1948, aura attendu la pleine maturité avant de livrer son œuvre au public. Il n'a pas à le regretter, ayant été triple finaliste du Prix du Salon du livre de Toronto (prix Christine-Dumitriu-Van-Saanen) et double finaliste du prestigieux prix Trillium. Dans une langue somptueuse et ardente, il exalte la beauté de la nature, tout en stigmatisant « les fossoyeurs de liberté » (*Corps sauvage*, p. 72), émouvant ainsi le lecteur, dont il remue à la fois les sens et la conscience. Aussi son entreprise pourrait-elle se définir comme une quête sensorielle associée à une esthétique de la connaissance et à une morale de l'action dans la tension du désir.



l'ambre / Tes yeux d'ébène percent le flanc obscur / Des forêts de lichen // Dans les refuges de nos rencontres / Les étangs fleurissent de nénuphars » (p. 48). Métaphores, métonymies et synecdoques lient inextricablement, en de magnifiques raccourcis, le corps et la nature, comme dans cet autre poème, « Alliances » : « L'humus odorant sous mes ongles / Le jardin au seuil de ta main // Dans les creux refuges de ton ventre / Nos racines avancent dans leurs sillons // Une broussaille de vent pluvieux / Apaise la flambée des oublis // La vie se déverse / Aux estuaires du mouvement » (p. 82).

Sensualité aussi des rythmes, des couleurs, des odeurs (« Ô saison odorante du chèvrefeuille / Du basilic et d'essence de bois / Sève tempétueuse de l'inspiration » [p. 106]) ; fraîcheur des sous-bois, des jardins, des étangs, du feuillage des arbres, de l'aube et du vent, mais aussi de la neige, des glaciers, des coquillages, du sable mouillé et des pierres. Fascination, enfin, pour les métaux et les minéraux, durs, brillants, étincelants, à l'image des mots qui composent le poème. *Fleuves de mica* est à cet égard particulièrement révélateur, le titre du recueil mariant en une ellipse hardie la fluidité et la blanche transparence de l'eau et du mica. Il est intéressant de noter que « Fleuves de mica », poème éponyme, occupe l'exact mitan de la troisième section, qui porte d'ailleurs le même titre. C'est assez dire l'importance accordée à l'oxymore, où s'engendre le recueil tout entier.

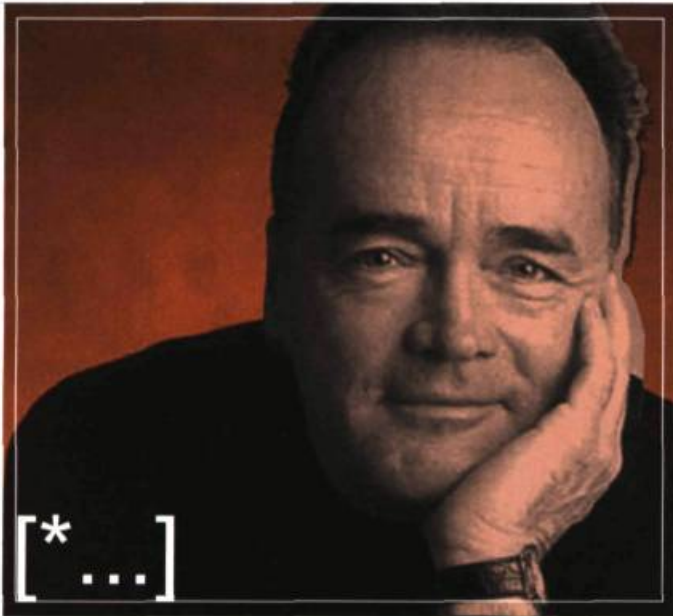
Fleuves de mica

Le poète est semblable à l'Adam primitif, s'éveillant à l'origine du monde, Ève allongée à ses côtés. La nature dans laquelle il surgit embrasse les trois grands règnes, minéral, végétal et animal, et les quatre éléments constitutifs de l'être : la terre, l'eau, l'air et le feu. À l'état sauvage, règnes et éléments s'agitent, s'accouplent et se combattent, se fécondant mutuellement pour donner la vie : « Toutes ces métamorphoses / De feu terre et eau / S'endignent dans ta poitrine » (p. 71).

Ce monde primitif, à peine sorti du chaos, reste soumis aux lois de la nature, les longues périodes de repos sur le sable chaud des plages alternant avec les fulgurants déchainements des forces cosmiques. Dompter ces forces, contenir l'eau, apprivoiser le feu et rendre la terre fertile : telle est la mission du couple primordial. Pour y parvenir, un double recours : la parole ordonnatrice et l'amour. D'où la lumineuse architecture des recueils et la remarquable sensualité de la poésie de M. Thérien, où les « corps sauvages », vivant en totale liberté, tendus l'un vers l'autre dans l'impétuosité du désir, n'ont qu'à se frôler pour entrer en transe. Car le corps aimé épouse le cosmos, avec lequel il se confond, selon une ancienne et célèbre typologie ésotérique, fondée sur les quatre lettres du nom « A-D-A-M ». Le poète réactive subtilement cette typologie, tout en prenant avec elle d'heureuses libertés, ainsi qu'en témoignent les trois strophes de « Jardins d'eau » : « Tes bras les artères de la terre / Où coule le sang des fleuves / Tes doigts les extrémités du monde // Ton visage creuse une vallée / Où dorment le cuivre et

Corps sauvage

« La plainte du huard » (p. 30) et « le cri lointain du héron » (p. 31), symboles de solitude et de soif d'amour, confèrent à *Corps sauvage* une tonalité plus sombre, empreinte de nostalgie et de souffrance, qui le distingue nettement de *Fleuves de mica*. Le couple paraît se déliter, cédant la place à « l'incohérence », à « l'exil », au « tourment de l'absence » (p. 37). Les poèmes eux-mêmes sont orphelins de titres, que le poète réserve désormais aux seules sections, au nombre de cinq. Le désir si pur du premier recueil s'émousse. Comparons : « Ton langage s'écrit au fond des fleuves / Syllabes d'algues / Crachées de la bouche des volcans // Des fibres de cristal et de turquoise / Tressent les cheveux des coulées boréales / Une brèche échappée enflamme la forêt » (*Fleuves de mica*, p. 21) – « l'essoufflement / sombre dans l'oubli / chavire nos étreintes / sur tes mirages / insulaires // pierres de feu / crachées des volcans du désir » (« Coulées boréales », *Corps sauvage*, p. 42). L'ampleur des décasyllabes et de l'alexandrin final de « Coulées boréales » cède la place, dans *Corps sauvage*, à la nervosité des vers de trois, quatre et cinq syllabes ; seul le dernier aspire à prendre son envol, avec ses huit syllabes.



« Fêlure », « vide » et « effroi » (p. 59-60) ont remplacé la plénitude de l'amour, la rassurante harmonie de l'homme et de la nature ; les ténèbres ont succédé à la lumière, les cris et les plaintes (p. 58) à la quiétude. Qui libérera « l'Afrique martyre » (p. 6) de cette angoisse et rétablira l'équilibre rompu ? La femme au « corps sauvage », qui réunit « tous les éléments dans [ses] yeux / le vent le feu la terre / des mers de myosotis » (p. 109). « Te voilà enfin », chante alors le poète, « plus loin que l'univers / au seuil de ton corps libéré » (p. 112).

Eaux d'Ève

Héliane, déesse du Soleil, sœur d'Hélios, redonne à l'humanité « la lumière et l'espoir » (p. 10) dans un long poème en prose, ample et fluide, s'intitulant *Eaux d'Ève*. Cet admirable titre fait écho, par sa structure grammaticale, à *Fleuves de mica*, avec toutefois une nuance dans le rapport de détermination établi par la préposition : appartenance d'une part (*eaux d'Ève*), qualité ou matière de l'autre (*fleuves de mica* ou *micacés* : brillants et transparents comme le mica). « Eaux » au pluriel désignant le

liquide amniotique, l'expression « Eaux d'Ève » évoque la maternité, symbolisée par Ève, archétype de la mère. Ainsi, en Ève (« eau » en ancien français) et en Héliane se conjuguent l'eau et le soleil, sources de vie.

Démiurge, Héliane, qui règne sur l'univers, abolit la souffrance et rétablit l'harmonie, « une courbe sur le corps de la tendresse lavé à l'écume de mer, au sel de son sang » (p. 35). Et telle Vénus, déesse de l'amour, elle verse le désir dans le sang des hommes, leur permettant dès lors de réintégrer, après le temps de l'épreuve (*Corps sauvage*), l'Éden de *Fleuves de mica*.

Ainsi, patiemment, de recueil en recueil, le poète se fait ordonnateur et libérateur, conscient du caractère toujours éphémère de l'entreprise. Haine, amertume et solitude guettent en effet, prêtes à fondre sur l'humanité : impossible donc pour le poète de dormir. Du reste, le quatrième recueil en préparation, avec son titre oxymorique, *L'aridité des fleuves*, ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. Indigné par la violence qui règne dans le monde, M. Thérien y renoue avec le vers court et nerveux de *Corps sauvage*. Tout en restant fidèle à sa thématique, ainsi que l'attestent les vers suivants – « De sa dureté / à la poreuse odeur / de son haleine, / de feu, d'eau, de terre, / de vent et de ciel, / ce qu'il faut fendre / la pierre / pour trouver l'âme / des choses » – il accorde cette fois la primauté au poème, au pouvoir civilisateur du verbe, « comme si le langage / était notre vraie / liberté ». ■

- *Fleuves de mica*, poèmes, Ottawa, Les Éditions David, 1998, 120 p. Avant-propos de Gilles Lacombe.
- *Corps sauvage*, poèmes, Ottawa/Trois-Rivières, Les Éditions David / Éditions d'art Le Sabord, 2000, 118 p. Avant-propos de Gilles Lacombe.
- *Eaux d'Ève*, poème, Ottawa/Trois-Rivières, Les Éditions David / Éditions d'art Le Sabord, 2002, 119 p.
- *L'aridité des fleuves*, poèmes (à paraître).

Spécialiste de littérature médiévale et de littérature canadienne-française du XX^e siècle, Yvan G. Lepage est professeur titulaire au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.

10

ECP TV5



Chaque semaine,
Passepartout
vous en fait voir de
toutes les **cultures!**

Pour tout savoir sur la vie artistique francophone d'ici
retrouvez-nous tous les vendredis sur TV5!

19 h 30 (heure du Pacifique)	21 h 30 (heure du Centre)	23 h 30 (heure de l'Atlantique)
20 h 30 (heure des Rocheuses)	22 h 30 (heure de l'Est)	0 h (heure de Terre-Neuve)

Pour vivre une expérience interactive unique, visitez : www.passepartout.ca

Pour plus de renseignements sur la programmation de TV5,
rendez-vous sur www.TV5.ca



Emmanuelle Garnaud

Secrétariat
aux affaires
intergouvernementales
canadiennes Québec



Patrimoine Canadien Canadian Heritage